



Le vent

Finyé
de Souleymane Cissé

Fiche technique

Mali - 1982 - 1h40

Couleur

Réalisation, scénario et dialogue :

Souleymane Cissé

Montage :

Andrée Davanture

Musique :

Radio Mogadiscio,

Pierre Gorse,

Folklore Malien

Interprètes :

Fousseyni Sissoko

(Bah)

Goundo Guissé

(Batrou)

Balla Moussa Keita

(le gouverneur)

Ismaila Sarr

(le grand-père de Bah)

Oumou Diarra

(la troisième épouse du gouverneur)

Massitan Ballo

(la mère de Batrou)



Résumé

L'action se situe de nos jours dans une grande ville africaine. Une idylle se noue entre deux jeunes gens : Batrou, fille du gouverneur militaire Sangaré, et Bah, petit fils de Kansaye, un ancien chef traditionnel, aujourd'hui simple paysan. Sangaré et Kansaye voient cela d'un mauvais œil. On communique les résultats des examens. Batrou est reçue mais Bah se trouve recalé. Il semble toutefois que les examens ont été truqués : le mécontentement et la révolte grondent parmi les étudiants. Bah, lui, se réunit avec des copains pour fumer du haschisch. Sangaré, qui a pris une troi-

sième épouse, interdit à sa fille de revoir Bah. La révolte estudiantine grandit. Des manifestants occupent l'université. La répression du dictateur militaire est impitoyable. Ce dernier n'hésite pas à faire arrêter sa fille. Bah et Batrou se retrouvent seuls pour tenir tête au despote, la plupart des autres manifestants s'étant récusés. Bah est déporté dans un camp. Kansaye, qui l'avait renié, lui fait à nouveau confiance. Il se rend dans la brousse et invoque l'esprit des ancêtres afin d'obtenir la libération de son petit-fils. Pendant ce temps-là, les gens qui ont placé Sangaré à son poste le révoquent devant les abus dont il s'est rendu coupable...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Le vent est certainement un des films les plus accomplis du cinéma africain. Souleymane Cissé nous avait déjà donné, avec **Baara** (1978), une des rares œuvres locales qui évoquait le problème des ouvriers face à l'industrialisation du pays. **Le vent** représente une étape dans le 7^e Art africain, il accomplit une synthèse des thèmes que cette jeune cinématographie a traités depuis ses débuts, il y a une vingtaine d'années : l'opposition du modernisme et de la tradition, les relations entre gens de castes différentes, la dictature des petits despotes autochtones qui singent le comportement des Blancs, la polygamie masculine...

Souleymane Cissé évite le recours à la simplification et au manichéisme. Bah est montré comme un type instable, ne croyant plus aux anciennes valeurs de son grand-père mais rejetant celles du monde corrompu qui l'entoure. Il se réfugie dans la drogue, sur le mode qu'adoptent en Occident les individus comme lui, et non dans un quelconque but de communication avec les divinités. Son amour pour Batrou le conduit à affronter Sangaré et à risquer sa vie, en prenant également conscience de l'état d'oppression dans lequel il vit. Arrivé à ce stade critique, Cissé s'oriente vers une résolution symbolique du conflit par un retour aux sources. Bah ayant reconnu l'autorité de son grand-père, ce dernier évoque les dieux afin qu'ils punissent le despote. Il n'y a bien sûr pas de miracle mais une superposition de situations. Pour unir et articuler toutes ces contradictions, marques d'un pays qui cherche encore sa voie, l'auteur parle de "Vent de l'esprit, vent de l'Histoire qui tantôt dérange, tantôt unit... Vent du renouvellement qui efface les erreurs et rend caduc le pouvoir, les pouvoirs cloisonnés de la société".

Raphaël Bassan
Saison cinématographique 1983

Bah, étudiant, vient de rater ses examens, ce qui déplaît à son grand-père, vieux chef traditionnel aujourd'hui sans pouvoir. Sans compter qu'il est amoureux de Batrou, la fille de l'actuel gouverneur militaire qui, de son côté, voit d'un mauvais œil les fréquentations de sa fille. Une grève se déclenche à l'université. La fille y participe jusqu'au bout, avec Bah et contre son père. Sur un scénario ouvertement politique (répression militaire, etc.), Souleymane Cissé nous offre un film d'une légèreté, d'une aisance incroyables. Un film aérien dirions-nous (**Le vent**), d'une élégance de filmage qui ne vient jamais contredire ou désamorcer la teneur de son sujet. Les deux précédents films de Cissé (**Baara** et **La fille**, voir *Cahiers n°332*) nous avaient déjà habitués à cette règle simple mais paradoxale : le spectateur croit toujours avoir de l'avance sur le scénario (et il a raison) mais, en fait, il n'en a jamais sur le film. Comme si le travail de Cissé consistait à déjouer le spectateur des attentes de son scénario. Tout se passe sur le tournage, «en direct». Lui seul peut tout remettre en cause. Ce qui sauve **Le vent** de tout manichéisme figé, c'est que le cinéaste aime tous ses acteurs, leur donne à l'écran une chance égale. Du coup, leur comportement dépasse l'entendement, au sens où il dépasse l'idée qu'un scénariste pourrait s'en faire. Dès lors, impossible de prévoir la tournure d'une scène. Dans un plan, le vent souffle où il veut, peut à lui seul faire basculer le centre de gravité. En l'espace d'une seconde, **Le vent** entraîne son spectateur du rire à la peur, à la crainte du pire. Je pense à cet extraordinaire moment où le gouverneur, excédé par l'attitude de sa femme, sort son fusil de chasse (gag, énormité du geste) jusqu'à ce qu'on le sente capable de tuer, prêt à aller jusqu'au bout de son geste. Ces irruptions de violence dans le plan, dans le corps de l'acteur, sont saisissantes. L'aventure du récit est entièrement soumise au gré du filmage. De même que le

vent, sans qu'on le voie, imprime des feuillages, passe dans un plan comme une énigme indéchiffrable, de même il imprime les attitudes des corps (tantôt comiques, tantôt violents) d'une manière tout aussi imprévisible et insaisissable.

Charles Tesson
Cahiers du Cinéma n°338
Juillet/Août 1982

Finyé, Le vent, dernier film de Souleymane Cissé, est une œuvre ancrée dans l'histoire du Mali contemporain et dans la vie quotidienne de sa capitale, Bamako. L'auteur y raconte les amours interdites de deux jeunes lycéens, Batrou, la fille d'un gouverneur riche et corrompu qui terrorise la ville et Bah, petit-fils d'un vieux forgeron pauvre, Kansié, qui incarne une rigueur de vie à l'ancienne. Sangaré, le gouverneur, poursuit de sa vindicte Bah et sa famille au point de faire échouer le jeune homme à son baccalauréat ainsi que le sous-entend le récit. Celui-ci, dense et serré, progresse par petites touches jusqu'à ce qu'éclate une révolte lycéenne sévèrement réprimée par le gouverneur. Alors tout s'accélère, l'ordre dans l'injustice semble un moment triompher. Bah, jeté en prison avec ses camarades, voit mourir à ses côtés Seydou, son meilleur ami, il est lui-même menacé de déportation dans les sables malgré les interventions désespérées de Batrou, maudite par son père. Mais le cruel Sangaré doit finalement s'incliner devant la poursuite des manifestations étudiantes. Bah est relâché, l'amour sort vainqueur de l'affrontement et l'on saisit que Sangaré n'en a plus pour longtemps à régner en autocrate concussionnaire.

Ce canevas extrêmement simple, construit à partir de l'opposition manichéenne entre deux milieux sociaux, deux générations, entre modernisme et temps anciens dont la nostalgie flotte à travers des images évocatrices, sous-

tend l'ensemble du récit. Il est recouvert d'une trame très serrée de micro-événements, de situations, d'échanges de dialogues qui font toute la richesse, la subtilité et l'acuité de ce film chaleureux.

Finyé est d'abord le chant d'une culture vivante et témoigne de ce vieux fonds de civilisation soudanaise, commun à tous les peuples du Mali, grâce auquel la vie quotidienne et les rapports entre les gens conservent encore une qualité et une richesse malgré les difficultés présentes qui pèsent tragiquement sur eux. Le film est traversé par cette vie de relations chaudes et intenses, ponctuées par les diverses salutations qui accompagnent les rencontres aux différentes heures de la journée, et qui protègent les Maliens de l'isolement dont souffrent les citoyens occidentaux. Leurs vies s'organisent en une série d'oppositions et de solidarités : opposition du monde des jeunes et de celui des adultes et des vieux, séparation entre les sexes que voudraient à présent bousculer les adolescents, opposition globale entre le monde des hommes et celui de la brousse, domaine des dieux et des ancêtres où va s'aventurer le vieux Kansié revêtu de ses habits et de ses talismans protecteurs. Les jeunes se retrouvent à l'heure du thé et des repas partagés ; les femmes taisent leur rivalité et s'unissent un instant face à l'autorité de l'époux polygame lorsque celle-ci menace. Enfin le caractère patriarcal de la famille malienne s'impose aussi bien à la villa du gouverneur que dans le foyer du vieux forgeron. Pourtant il règne, par delà ces statuts figés, une grande fluidité dans les contacts, une simplicité d'attitude, une réelle chaleur qui rapprochent les êtres.

Les données quotidiennes renvoient au passé sans solution de continuité. Chacun est pris dans le mouvement de son origine. «Ton père n'aurait pas agi de la sorte» tonne le vieux Kansié quand il sermonne son petit-fils et lui donne l'exemple de ses ancêtres. Et ce sont justement ces derniers qu'il ira retrouver

en brousse pendant la longue séquence où il implore leur aide et leur protection pour sortir Bah de prison. Le film passe alors momentanément du quotidien au fantastique, le rythme se ralentit, le vieil homme se retrouve seul en face des instances sacrées. Mais le message qui lui parvient le renvoie à la réalité présente. «Nos sciences nous ont fui, les forces divines nous abandonnent, agis suivant ta propre intuition et ta propre initiative», est-il à peu près répondu à ses appels.

Car **Finyé** est aussi, avec beaucoup de force, une réflexion critique sur le Mali contemporain. Cissé pointe au passage quelques traits essentiels de sa société : pour les adolescents, l'enjeu de l'école qui constitue encore l'une des deux voies d'ascension sociale, l'autre étant le commerce et la spéculation - la menace du dopping et de la drogue qui pèse aussi là-bas sur la jeunesse urbaine - l'incompréhension entre générations qui se concrétise dans l'affrontement pathétique de Bah et de son grand-père - les abus du pouvoir et les pratiques concussionnaires du groupe dirigeant dont le gouverneur est le représentant - les incertitudes des détenteurs de la tradition qu'exprime le vieux Kansié, personnage fort, volontaire et à la fois démuni - enfin la violence latente des rapports sociaux, les forces de répression toujours prêtes à intervenir comme le suggère ce ballet de militaires qui ponctue les différentes scènes très réussies de révoltes estudiantines.

L'œuvre baigne tout entière dans une tonalité épique et familière, par moments bouffonne, qui rappelle les récits et les chansons de geste de la tradition mandingue. Aux pires moments de tension, un propos, une réflexion viennent désamorcer avec humour ! le pathos qui menace. Ainsi, à ses épouses qui l'exhortent à ne pas punir Batrou, Sangaré réplique : «Alors achetez un chien et donnez-lui mon nom». Le même ajoute plus loin en parlant du vieux Kansié : «Même les édentés riront de

lui», après avoir projeté de détruire sa maison et de le réduire à la misère. La vivacité des échanges, la liberté des attitudes, la vérité des sentiments tiennent à l'adéquation de la parole et du geste car tous les dialogues sont en bambara, langue majoritaire à Bamako, dans l'ouest et dans le centre du pays. Le registre des affects est le plus large qui soit, de la grande tendresse à l'extrême violence, et pourtant ce film reste sobre. Un contrôle et une ritualisation des sentiments contiennent les débordements de l'émotion : amour pudique que se vouent les deux jeunes, un instant sublimé dans l'évocation rêvée du mariage en habit d'antan, entrevue de Batrou et de Kansié, magnifique scène de la supplique où le grand-père, qui veut châtier au fouet son petit-fils, se laisse attendrir par sa femme. Celle-ci est une bouleversante grand-mère, archétype de la vieille femme pleine de générosité et d'abnégation. Finalement l'amalgame de la tradition vivante et de l'impétuosité de la jeunesse se transforme en vent libérateur.

Malheureusement, dans la réalité malienne récente, le pouvoir des jeunes et le savoir des vieux sont demeurés lettre morte. Les élèves révoltés sont restés beaucoup plus longtemps en prison et Seydou n'a pas été la seule victime. Il n'empêche, ce film juste et courageux se veut l'écho de la terrible crise de société que traverse le Mali : effondrement du niveau de vie, conflit de générations, désarroi généralisé - et que ne font qu'entretenir un haut personnel administratif et politique concussionnaire dans sa majorité et des commerçants spéculateurs. Souleymane Cissé dit ces choses de façon grave et retenue dans un langage qui n'a rien d'intellectuel. Le grand succès rencontré par la présentation de **Finyé** à Bamako mériterait de se prolonger à Paris auprès de tous ceux qui aiment déjà l'Afrique contemporaine ou qui désirent mieux la connaître.

Jean-Marie Gibbal
Positif n°264 - Février 1983

Le réalisateur

Si Sembène Ousmane a fait connaître le cinéma africain sur la scène internationale dans les années 1970, Souleymane Cissé a donné, dans les années 1980, une nouvelle dimension au septième art du continent noir. En 1988, **Yeelen (La lumière)** remporte le prix spécial du Jury du festival de Cannes. Auparavant, en 1986, le metteur en scène a été membre du jury de ce même festival. Ses films **Baara** et **Finyé** ont remporté tous les grands prix du continent africain entre 1982 et 1985, à Tunis et à Ouagadougou.

Né à Bamako (actuelle république du Mali), le 21 avril 1940, Souleymane Cissé suit des études secondaires à Dakar. Attiré par le cinéma, il est embauché comme projectionniste à Bamako et de ce poste privilégié, voit toutes les actualités filmées de l'époque, dont l'arrestation de Patrice Lumumba qui va le marquer profondément. Il s'essaie à la réalisation de documentaires: **L'homme et les idoles** (1965), **Sources d'inspirations** (1968), sur un peintre malien : **L'aspirant**, sur la dualité entre médecine traditionnelle et médecine moderne.

Il obtient une bourse d'études de l'U.R.S.S. et part étudier le cinéma aux V.G.I.C. de Moscou. De retour dans son pays, il entre comme réalisateur des actualités et documentaires à la Scinfoma, l'organisme cinématographique du ministère de l'information du Mali. En 1971, il réalise son premier moyen-métrage, **Cinq jours d'une vie**, qui prend pour thème les mésaventures d'un jeune paysan en butte aux lois de la ville. En 1975, Cissé se lance dans le long-métrage avec **Den Mousso (Jeune Fille)**, qui évoque le problème des filles-mères et de la reconnaissance de paternité : le film passe quelque peu inaperçu. En 1978, il réalise **Baara**, seule œuvre du cinéma africain sur le monde du travail et de l'industrie. En

1982, **Finyé (Le vent)** remporte deux grands prix, celui du Fespaco et celui du festival de Carthage. Ce film s'attaque aux ravages de la drogue chez les jeunes, à la corruption, et dépeint la révolte des étudiants contre la dictature militaire. En 1984, Cissé entreprend le tournage de **Yeelen**, qu'il mettra trois ans à achever. **Yeelen** est un conte épique sur l'initiation du Komo : la rivalité entre un père et son fils dans la pratique de l'art initiatique conduit ce dernier, sur les conseils de sa mère, à s'éloigner. Son errance sera comme une seconde initiation, qui lui confèrera de nouveaux pouvoirs. L'affrontement entre le père et le fils, né d'une transmission empêchée, la connaissance enfin acquise créent cette lumière qui donne au film sa force plastique. La somptueuse mise en scène et les images sublimes des paysages et des décors, qui plongent le spectateur dans une Afrique mythique, font du film un chef-d'œuvre qui connaîtra un succès international. Contrairement à la jeune génération des cinéastes africains qui produisent les œuvres dans la précipitation, Cissé prend le temps de laisser mûrir ses créations, n'épousant aucun schéma classique de la production pour ne pas tomber dans les contraintes de temps et d'argent propres à l'industrie occidentale du cinéma. Après avoir rencontré de nombreuses difficultés, Cissé a pu réaliser **Waati (Le temps)**, autre chant d'amour à l'Afrique, qui croise l'itinéraire d'une jeune fille et l'Afrique du Sud de l'apartheid. Toujours, il s'agit pour le cinéaste de refuser les frontières qui partagent le continent afin de mieux en célébrer l'unité profonde.

Encyclopædia Universalis 1999

Filmographie

Courts métrages

L'homme et les idoles 1965

Sources d'inspirations 1966

L'aspirant 1968

Cinq jours d'une vie 1972

Longs métrages

Den muso 1975
La jeune fille

Baara 1977

Finyé 1982
Le vent

Yeelen 1987
La lumière

Waati 1995
Le temps

Documents disponibles au France

Dossier Distributeur
L'humanité - Décembre 1982
Fiche sélection Canne 1982